réfugié M. Belin. Là, Eustache, précédé par le bruit de sa belle conduite, se voit accueilli comme le héros des colonies.

Désormais plus de dangers. Aux traits d'un sublime héroïsme vont succéder les marques de la plus ingénieuse affection. Vivant dans une tranquille retraite auprès de M. Belin, Eustache entendait souvent son maître, parvenu au déclin de l'âge, gémir sur l'affaiblissement progressif de sa vue. Si Eustache savait lire, il tromperait les longues insomnies du vieillard en lui faisant la lecture des journaux. Quel chagrin pour lui, et pour son ami qui se reproche de ne lui avoir pas procuré dans son enfance un si utile genre d'instruction! Ce chagrin ne durera pas. Eustache acquiert le don qu'il regrettait. Il s'adresse en secret à un instituteur, et, grâce aux leçons qu'il reçoit, grâce surtout à une volonté puissante, Eustache arrive un jour vers le pauvre demi-aveugle, un livre à la main, et lui prouve par le plus touchant des exemples que, si rien ne semble facile à l'ignorance, rien n'est impossible au dévouement.

Bientôt Eustache perdit celui auquel il avait consacré sa vie. Des legs considérables lui furent remis au nom de M. Belin, entre autres une somme de douze mille francs. Mais tous les trésors qui passaient par des mains si généreuses n'y pouvaient rester : Eustache les regardait comme un dépôt que la Providence lui confiait pour le soulagement des pauvres et des infortunés. Ces nouvelles richesses furent bientôt épuisées, car il y avait tant d'infortunés et tant de pauvres dans les colonies! et par malheur il n'y avait qu'un Eustache. Chaque jour on le voyait délier les nœuds de cette bourse qu'il tenait de la reconnaissance de son maître. Chemises, linge, habits, meubles, tout ce que la misère demande à sa générosité, sa générosité le prodigue à la misère. Voici des soldats dont la paye est arriérée : Eustache acquitte la dette du gouvernement. Voilà des familles sans pain : elles en ont, Eustache est venu les visiter. Enfin Eustache

a tout donné, il ne lui reste que le souvenir de ses bonnes actions : c'est assez, il ne se plaindra pas, il remerciera le ciel, il est content; il n'a plus rien, mais les autres ont quelque chose.

Depuis plusieurs années, Eustache habite Paris : maître d'hôtel intelligent, habile chef de cuisine, il est souvent appelé par les personnes qui donnent de grands repas; il trouve dans son modeste salaire de quoi être généreux, et, pour ainsi dire, prodigue. Il passe sa vie à faire ce qu'il a toujours fait, des heureux. Il n'y a pas un jour perdu dans cette existence vouée au bien. A chaque instant on découvre quelque nouvelle preuve de cette générosité inépuisable dont l'exercice lui est si doux. Tantôt ce sont de pauvres enfants qu'il met à ses frais en nourrice; d'autres, dont il paye l'apprentissage. Tantôt il achète des outils pour les ouvriers qui n'ont pas même le moyen de se livrer aux travaux de leur profession. D'anciens parents de son maître obtiennent de lui des sommes assez fortes, qu'ils ne lui rendront pas, et dont il ne songera jamais à exiger le remboursement.

Tel est Eustache. Tel est cet homme qui honore l'humanité. Quand la louange vient le chercher, il la repousse avec sa simplicité habituelle par ces mots : « Ce n'est pas pour les hommes que je fais cela, c'est pour le Maître qui est là-haut! »

---

§ II.

CULTE INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR.

Il ne suffit pas de connaître Dieu; il faut montrer par des signes sensibles qu'on le connaît et faire en sorte qu'aucun de nos frères n'ait le malheur de l'ignorer; ces signes sensibles du culte sont ce qu'on appelle les cérémonies de la religion :

Le genre humain ne saurait reconnaître et aimer son créateur sans montrer qu'il l'aime, sans vouloir le faire aimer, sans exprimer cet amour avec une magnificence proportionnée à celui qu'il aime, sans s'exciter à l'amour par les signes de l'amour même. (Fénelon.)

La divinité, qui n'a aucun besoin de nos hommages, nous commande cependant de l'honorer, parce que nous ne pouvons approcher d'elle par la pensée sans devenir plus purs. (C.)

La prière est la respiration de l'âme, et qui ne prie pas ne vit plus. (JOSEPH DE MAISTRE.)

Qui craint et aime Dieu pratique la religion, et qui pratique la religion honore ses ministres. (B).

La prière.

Un homme demandait à saint Macaire [1] comment il devait prier : « Mon frère, lui répondit le saint, il n'est pas besoin d'employer beaucoup de paroles ; il suffit d'élever les mains vers le ciel et de dire : « O mon Dieu ! « que votre volonté soit faite ! » Et quand vous vous sentirez combattu par quelque tentation pressante, dites du fond de votre cœur : « O mon père ! secourez-moi ! » car Dieu sait bien ce qui vous est nécessaire. »

Puisqu'il est si facile de prier, comment se fait-il que tant d'hommes négligent une pratique si salutaire et si sainte ?

A ce sujet, nous rapporterons les paroles naïves d'un enfant appartenant à une de nos écoles primaires.

Cet enfant disait à son père, qui ne s'était jamais occupé de pensées religieuses : « Mon père, pourquoi ne priez-vous jamais pour moi, comme les parents de mes camarades prient pour leurs enfants ? Cela me porterait bonheur.

— Mon fils, répondit-il, il n'est pas étonnant que je ne prie pas pour toi ; je n'ai jamais prié pour moi-même.

— Eh bien ! mon père, je prierai pour vous et pour moi, et nous nous en trouverons bien tous deux. »

Le père, ému par ces paroles touchantes, joignit ses prières à celles de son fils, et dès lors le bonheur entra dans leur maison....

C'est surtout dans la prière qu'on trouve des forces

[1] De 300 à 390.

contre les pensées dangereuses ; c'est par elle qu'on triomphe des mauvaises habitudes.

C'est grâce à ce secours salutaire qu'un habitant d'un de nos départements du Midi parvint, il y a quelques années, à se soustraire à la fatale domination du vice.

Cet homme, adonné depuis quarante ans au vice dégradant de l'ivrognerie, déplorait souvent son malheur. Presque tous les matins il s'indignait de sa faiblesse, et jurait à sa femme et à ses enfants d'être à l'avenir fidèle à la loi de la tempérance ; et presque tous les soirs on le voyait, chancelant sous le poids de l'ivresse, se traîner jusqu'à sa demeure, où l'aisance avait régné autrefois, mais où, par l'effet de ce malheureux vice, tout offrait aux yeux l'image de la misère.

Un jour, le vénérable curé de son village, pressé par un zèle charitable, alla voir ce malheureux : « Mon ami, lui dit-il, pendant que vous restez ainsi captif sous le joug d'une habitude vicieuse, oubliez-vous que la mort s'avance et que le jugement la suit ?

— Non, monsieur, je ne l'oublie pas ; mais je suis un misérable que la fatalité entraîne. Tous les jours je lutte, je combats. Je veux et j'espère vaincre.... mais je suis toujours vaincu. Cette habitude invétérée est plus forte que moi.... Ah ! je vois bien que la mort seule pourra m'en délivrer !... »

Tandis qu'il parlait ainsi, le malheureux se cachait le visage avec ses mains, et entre ses doigts on voyait couler ses larmes.

Le vénérable ministre de la religion se sentait vivement ému. Il lui répondit avec douceur :

« Vous luttez, vous souffrez !... C'est bien, mon ami. Les luttes mêmes dans lesquelles vous êtes vaincu, prouvent que vous êtes capable d'une bonne résolution, et qu'il vous reste encore de l'énergie. Mais n'auriez-vous pas jusqu'ici partagé une erreur trop commune ? N'auriez-vous pas pensé que l'homme peut se délivrer

du mal, par sa seule force, sans le secours de Dieu; qu'on peut se *sauver* sans le *Sauveur?* »

Le vieillard demeura interdit, et, regardant le vénérable prêtre, il eut l'air de lui demander ce qu'il voulait dire.

« Je vais m'expliquer, continua l'homme de Dieu toujours avec la même douceur. Avez-vous recours à l'Esprit-Saint, qui seul donne l'intelligence et la force? Priez-vous?

— Hélas! répondit le vieillard, je n'ose. Je suis indigne, je le sens, je suis indigne de prier. J'ai voulu l'essayer quelquefois, mais en vain. Après avoir balbutié quelques mots du bout des lèvres, je m'arrêtais; la honte étouffait les paroles dans ma bouche, il me semblait qu'une voix intérieure me criait : « Tais-toi, « misérable! Mérites-tu que Dieu t'écoute? »

— Ainsi donc, vous voilà engagé dans un cercle dont vous ne pouvez sortir. Vous ne priez pas, parce que vous vous sentez vicieux, et vous ne pouvez vous délivrer de votre vice, parce que vous ne priez pas. Il faut en finir. Le jardin du presbytère a besoin de quelques journées de travail. Prenez votre bêche et suivez-moi. Vous travaillerez tout aujourd'hui; vous serez nourri au presbytère, et, la journée finie, vous ferez la prière du soir dans l'église, avec moi et votre famille, qui viendra vous y joindre. Vous prierez, nous prierons tous pour vous; et, quand vous aurez contracté l'habitude de la prière, vous puiserez dans ce pieux exercice le courage et la force. »

Le vieillard, ouvrant son âme à l'espérance, suivit au presbytère son vertueux guide. Le soir, il pria, et trouva dans cet exercice une douceur infinie. Il lui semblait que son âme, s'élevant au ciel sur les ailes de la prière, se dégageait insensiblement des horribles liens du vice. Désormais, il ne laissa plus lever l'aurore, il ne laissa plus les ténèbres couvrir la terre sans invoquer, par une prière ardente, Celui de qui viennent toutes les bonnes pensées. Dès ce moment, il devint un autre homme. A la vérité, il eut encore des combats à livrer, il chancela encore de temps en temps; il tomba même une fois ou deux; mais insensiblement ses pas s'affermirent; il marcha avec fermeté dans la route du bien. Le calme de la conscience, la considération publique, l'aisance, tout revint à la fois; et cet homme, devenu exemplaire par sa conduite, et sa famille, si longtemps en proie à toute sorte de chagrins et désormais heureuse, ne passent pas un seul jour sans remercier Dieu et sans bénir son digne ministre.

Confiance en la divine Providence.

La vie humaine est réglée et surveillée par la divine Providence. C'est ce que nous fait parfaitement comprendre un auteur contemporain par ce récit allégorique :

Un homme s'égare pendant la nuit. A la lueur d'un ciel étoilé il découvre un palais : il y entre. Des serviteurs de toute espèce s'empressent sur ses pas, et lui témoignent, chacun dans son langage, qu'ils ont reçu l'ordre de pourvoir à ses besoins. Quelques-uns se taisent et n'en remplissent pas moins leur ministère. Partout le mouvement règne autour de lui. On attache aux lambris des lampes étincelantes, on réchauffe les foyers; on lui apporte des fourrures en hiver, des fruits délicieux et rafraîchissants en été. Les désirs ne lui semblent permis que pour devenir à son profit des occasions de bienfaits. Une horloge magnifique, visible de tous les appartements, sonne les heures et donne le signal des travaux, qui rentrent encore dans la classe des jouissances.

A peine le voyageur a-t-il senti la douce invasion du sommeil, qu'un sombre rideau s'abaisse devant lui, et que le silence est ordonné autour de sa couche. Son réveil est marqué par de nouvelles attentions dont il

est l'objet. Le maître du palais ne se montre pas. Le voyageur s'éloigne, et il poursuivra sa route sans l'avoir personnellement vu. Mais, frappé de l'accord, de l'ordre, de la dignité, de la promptitude et de l'exactitude du service qui s'est fait sous ses yeux, il emporte avec lui le sentiment de la présence du maître. Il se gardera, toute sa vie, de dire qu'il a résidé dans un château abandonné, où l'arrivée d'un hôte aurait été un accident imprévu, et où rien n'aurait été préparé pour recevoir.

Il se permettra encore moins de penser que le propriétaire est un être malfaisant, parce que de nouveaux voyageurs, s'étant présentés, au lieu de jouir fraternellement des douceurs de cet asile, se sont pris de querelle ensemble.

Il ne sera pas surpris que de cette mésintelligence il soit résulté divers accidents, tels que la faim et la détresse d'un certain nombre de commensaux privés en partie, par l'avidité et l'égoïsme de quelques-uns, des bienfaits de l'hospitalité offerte à tous : car il a remarqué que les buffets, les lits de repos et les garde-robes étaient assez copieusement garnis pour suffire à tous les besoins.

Cependant le désordre momentané dont il a été témoin provoque les réflexions du voyageur. Il s'étonne que le prince hospitalier qui a recueilli tant d'inconnus auxquels il ne devait rien, n'ait pas, en intervenant dans leurs débats, empêché les spoliations ou les violences. A ses yeux, ces abus de la force blessent autant les lois de la justice que la dignité du maître de ce palais. Il se représente principalement quelques honnêtes compagnons de route, qui, par la bonté de leur caractère, ont excité tout son intérêt, et qui, avec des droits à un meilleur sort, ont été indignement dépouillés et outragés.

C'est au milieu des tristes pensées que ces souvenirs réveillent, que le voyageur poursuit son chemin; mais tout à coup il est abordé par un vieillard qui le salue

en lui disant : « Croyez-vous que les choses en restent là ? Le prince a tout vu, il a tout entendu. Chacun sera traité suivant ses œuvres. Ne savez-vous pas que, par un pouvoir dont la source se perd dans les âges, il oblige les voyageurs qui traversent la forêt à séjourner plus ou moins de temps dans le château, pour qu'il puisse acquérir une connaissance parfaite de leurs bonnes qualités ? Indulgent pour leurs fautes, mais sévère pour toute habitude coupable, il va les attendre dans un palais voisin de celui que nous quittons, et où le même pouvoir les forcera de porter leurs pas; c'est là qu'il se réserve de récompenser et de punir; c'est là que chacun rendra un hommage volontaire ou forcé aux saintes lois de la justice. »

A ces mots un trait de lumière frappe l'intelligence du voyageur. Tout s'explique, tout se dévoile à ses yeux. Il bénit la sagesse du souverain de qui il a reçu les bienfaits de l'hospitalité; également consolé du passé et rassuré sur l'avenir, il s'avance vers le terme de sa course; déjà il entrevoit sans frayeur le péristyle du second palais, dont l'architecture, d'un style un peu austère, se dessine dans le lointain vaporeux. Placé sous la main d'un maître qui lui doit protection et justice, il s'endormira partout avec confiance. Il a été vu; c'est assez. (KÉRATRY.)

Respect pour la religion et pour ses ministres.

Rodolphe de Habsbourg[1], qui fut depuis empereur, monté sur un superbe coursier, allait un jour dans la forêt pour y chasser : son écuyer portait ses javelots et marchait à sa suite. Arrivé dans une prairie, Rodolphe entend une clochette retentir : c'était un prêtre en cheveux blancs précédé de son clerc, et portant entre ses

1. Empereur d'Allemagne en 1273; c'est de lui que descendait la maison d'Autriche, remplacée aujourd'hui par la maison de Lorraine.